

LE MONDE ILLUSTRÉ

3ème année, No 109 — Samedi, 5 juin 1886
Bureaux : 80, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. 5 CENTS

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



L'ASCENSION

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 5 juin 1886

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Ceux que nous avons perdus, par Paul Lafitte.—Un drame à Tomsk.—De la beauté.—Poésie : Le curé de Bazeille, par Paul Deroulède.—Près d'un berceau.—Le charbon remplacé par le gaz.—Un conseil par semaine.—Récréations de la famille.—Rébus.—Feuilleton : Les deux Sœurs (suite.)

GRAVURES : L'Ascension.—Le Merle.—Gravure du feuilleton.—Un drame à Tomsk.—Rébus.

Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	\$50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
86 Primes, à \$1	86

94 PRIMES \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

PRIMES MENSUELLES

VINGT-CINQUIÈME TIRAGE

Le vingt-cinquième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de mai), aura lieu lundi, le 7 juin, à huit heures du soir, dans la salle de conférence de *La Patrie*, 35, rue Saint-Gabriel. Le tirage se fait par trois personnes choisies par l'assemblée. Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



Je viens de lire un récit qui m'a fait dresser les cheveux sur la tête.

Jean Mistral, qui avait été détenu pendant plusieurs années dans l'asile des aliénés de Montpellier (France), a été remis en liberté en vertu d'une ordonnance judiciaire. Sa fortune, avec les intérêts qui se sont accumulés depuis qu'il a été interné à l'asile, s'élève à 65,000,000 de francs.

Cet homme est aujourd'hui à la recherche de sa femme, et l'histoire de sa vie est bien triste.

En 1835, la famille de Mistral réussissait à chasser de France la femme de ce dernier, parce qu'elle avait refusé d'accepter une pension et se faire passer pour une personne de mauvaise vie. Les parents de Mistral voulaient faire annuler le mariage de leur fils.

Ce malheureux, bien qu'il soit parfaitement sain d'esprit, paraît bien plus âgé qu'il ne l'est réellement, son séjour à l'asile a altéré sa santé.

Lorsqu'il a été amené devant le tribunal, il a été démontré que la réclusion dans la maison de santé n'était pas justifiable. Il avait épousé, dans sa jeunesse, sans le consentement de sa famille, une jeune actrice, et ses parents refusèrent de lui servir une pension. Pendant quelque temps, les appointements que sa femme touchait à l'Opéra suffirent aux besoins du ménage, mais plus tard, ils furent forcés de se faire musiciens ambulants. La femme de Mistral consentit enfin à se séparer temporairement de son mari, avec l'espoir que celui-ci se réconcilierait avec sa famille.

Aussitôt que Mistral se rapprocha de ses parents, ceux-ci le firent enfermer dans une maison de santé.

Il n'a point revu sa femme depuis son arrestation, et aujourd'hui qu'il est entré en possession de sa fortune, il fait des démarches pour la retrouver.

** Ainsi, ces choses-là peuvent arriver. Il peut se faire que dans le pays le plus civilisé et le plus savant, on emprisonne un homme sous prétexte qu'il est fou, et le malheureux y passe vingt ans de sa vie, sans que personne ne s'inquiète de lui, sans qu'un jour, un seul jour, on vienne douter de la folie de ce reclus qui, cependant, jouit de toute sa raison.

Cela peut vous arriver, à vous, à moi, à n'importe qui.

Est-il possible de se figurer ce qu'un homme, victime d'une pareille erreur, doit souffrir, loin des siens, de ses amis, de tout ce qui lui est cher, rélégué loin du monde, dans une maison où, pour comble d'horreur, il ne rencontre que des idiots et des insensés.

Pendant vingt ans il ne cesse de répéter qu'il est sain d'esprit, tous les jours il réclame la liberté, le soleil et le droit de vivre : on ne lui répond que par un haussement d'épaules ou un sourire ironique.

Il entend murmurer constamment autour de lui : —Celui-là est atteint d'une folie douce, qui consiste à soutenir qu'il n'est pas fou.

Si, pris d'un accès de colère bien légitime, il s'empare et menace de briser sa prison, vite on lui met la camisole de force et on lui applique des douches.

** Oui, ces choses arrivent.

L'aventure de Mistral en est la preuve, et moi-même j'ai été témoin d'un fait étrange, du même genre, il y a plus de vingt ans.

C'était dans une petite ville du nord de la France. Un jour, au dîner, on vient annoncer à mon père qu'un courtier, que nous connaissions bien, venait d'être interné dans une maison de santé.

—J... est fou ? et depuis quand ?

—Il paraît que cela date déjà depuis quelque temps, mais ce matin il a eu un accès de fureur, il a brisé des meubles chez lui et menacé sa femme de la tuer.

Le pauvre J... était bel et bien coffré, et bientôt on n'y pensa plus.

Un mois plus tard, mon père, qui n'avait plus parlé de cette affaire, dit à ma mère :

—J... n'est pas fou. J'ai observé depuis un mois, et je suis convaincu qu'il y a là-dessous tout un drame de famille. Sa femme est une coquine, et je vais le prouver.

Le soir même, il partait pour la localité où se trouvait la maison de santé.

A son arrivée, on lui apprit que J... s'était évadé le matin, en chemise, mais qu'il avait été repris, et qu'en ce moment on était en train de lui appliquer quelques bonnes douches pour le calmer.

—M. le directeur, je vous prie de faire cesser le supplice que l'on fait subir à ce malheureux. Il n'est pas fou.

—Pas fou ! un homme qui se sauve, et en chemise encore. Allons donc !

—Il n'est pas fou, et se fut-il évadé sans chemise, qu'il n'en serait pas plus insensé pour cela.

Une conversation sérieuse s'engagea ; le directeur fut mis au courant de tous les détails intimes de la vie du pauvre diable que l'on fit venir.

Il faillit s'évanouir en apprenant que mon père savait tout. Il raconta qu'en effet sa femme le trompait, et que c'était à la suite de la découverte de son malheur, qu'il avait menacé la misérable de la tuer. Aussitôt, le complice de l'infidèle, qui était médecin, avait fait les démarches nécessaires pour le faire interner. Il n'avait pas voulu faire ces révélations, afin de ne pas afficher son déshonneur, et par pitié pour son fils, un enfant qu'il adorait. Il avait cherché à sortir de l'asile afin de gagner la Belgique, décidé à ne plus revenir en France.

On le remit en liberté deux jours plus tard, mais la découverte que l'on avait faite se répandit comme une trainée de poudre, et à son retour il apprit que sa femme et son complice s'étaient enfuis.

Que serait devenu le malheureux interné, si un homme de cœur ne s'était pas occupé de lui et ne l'avait délivré ?

Il serait peut-être encore enfermé, il serait devenu maintenant fou ou aurait succombé à la peine.

** Je sais bien que ces cas là sont très rares, mais enfin, il suffit qu'il y en ait un seul pour qu'on soit persuadé de la nécessité de prendre les plus grandes précautions pour en empêcher le retour.

Parfois la constatation de la folie est assez difficile, surtout quand il s'agit de manies spéciales qui ne deviennent évidentes qu'en certaines circonstances.

Il y a quelques années, feu le juge Loranger, accompagné de quelques amis, visitait l'asile de la Longue-Pointe.

A peine était-il entré, qu'un malade, qu'il avait bien connu autrefois, vient à lui, lui serre la main et se met à causer de l'air le plus naturel du monde.

Pendant tout le temps que dura la visite, il parla de différentes choses, s'enquit de la santé de ses amis, parla de politique, de littérature, de science, avec un bon sens, une sûreté de jugement extraordinaire.

Ses auditeurs en étaient tout étonnés.

Il lut dans leur regard ce qui se passait en eux, et dit :

—Vous fais-je l'effet d'un fou ? et ne croyez-vous pas qu'il est vraiment inhumain de me retenir ici, avec ces pauvres insensés. De grâce, mon ami, mon cher juge, usez de votre influence pour me faire sortir d'ici.

Il y avait trois heures que l'on parlait, et vraiment c'était à croire que les médecins s'étaient trompés en déclarant qu'il était privé de sa raison.

Il reconduisit les visiteurs jusqu'à la porte et prit congé d'eux en disant :

—Ainsi, je compte sur vous, juge, vous me ferez sortir bientôt, vous aurez fait une bonne action et vous en serez récompensé... *Je vous réserve une place à ma droite, car je suis Jésus-Christ !*

Crac ! la machine venait de se détraquer.

Il était bien fou.

** On sait que les ivrognes fournissent la plus grande quantité de fous.

Est-ce à dire que l'intempérance conduit à la folie ? Oui et non.

Un savant aliéniste, dit en effet : "S'il est vrai que l'ivrognerie est souvent la cause de la folie, il faut reconnaître aussi que le penchant à l'intempérance est le résultat d'un défaut d'équilibre du cerveau et que les personnes qui souffrent de cette affection cherchent un remède dans les stimulants."

L'usage des narcotiques et l'abus du tabac, sont des causes fréquentes de folie.

Comme conséquence du principe prôné que l'ivrognerie entraîne la perte de la raison, nous voyons que les pays froids, où l'on consomme beaucoup d'alcool, figure en tête des tableaux de la folie.

La grande Bretagne a 79,000 fous, sur une population de 30 millions d'habitants.

La Suède : fous 5,000 ; population 2,600,000.

La Belgique : fous 7,000 ; population 5 millions.

La France : fous 50,000 ; population 38 millions.

Je n'ai pas les chiffres du Canada, et du reste, nos statistiques sont si négligées, qu'on ne peut guère s'y fier.

Comme je ne voudrais pas être taxé de méchanceté envers mon propre pays, je vous donnerai comme exemple d'exactitude, les statistiques du Nord-Ouest :

On lit en effet dans ce document officiel : "Hommes de profession, 1,100, et plus bas pour expliquer ce nombre ; gendarmes, 750."

Du moment où les gendarmes sont des hommes de profession, je n'ai plus rien à dire.

Dans une autre page : journalistes et hommes de lettres, 2 ; et ailleurs, journaux 5.

Il y a donc trois journaux qui ne sont rédigés ni par des journalistes ni par des hommes de lettres ! Par qui, alors ? Par les gendarmes, peut-être !

Vous voyez le cas qu'il faut faire des chiffres du gouvernement.

** Ces mots de folie et de Nord-Ouest m'amènent naturellement à penser à ce malheureux qu'on a exécuté, il y a six mois.

Six mois et quelques jours à peine se sont écoulés, et le cercueil du pauvre patriote vient d'être remis en partie à découvert pour permettre de placer à côté une autre bière.

Le bruit des coups de pioche a réveillé le mort qui venait de s'endormir.

« Que me veulent donc encore les vivants ? Après tant d'outrages et de hontes, vient-on chercher mes os pour les disperser et leur infliger une avanie de plus ? Les vampires ont pris tout mon sang, laissez-moi dormir, vous n'aurez plus rien à dévorer. Je n'avais que mon cœur et je l'ai donné à mon pays. Vous qui m'avez refusé la liberté de vivre, ne pouvez-vous au moins respecter mon dernier sommeil ? »

C'est une visite qui t'arrive, mort ! Le ver va avoir une nouvelle proie, et toi une compagne. Celle qui vivait de ta vie est morte de ton supplice. Vous allez partager encore la même couche, le même lit va vous recevoir. Riel, c'est la mère de tes fils qui vient reposer près de toi !

Bourreau ! ton œuvre sera bientôt complète.

Dans quelques jours on creusera un nouveau trou pour la mère, et l'œuvre sera terminée.

L'aigle est mort, son aire a été renversée, mais les aiglons vivent !

*** Je retiens ma plume et vais vous parler bien vite d'autre chose.

Il paraît que l'Institut du Canada, notre Académie, la Société Royale vient de se réunir et d'examiner les travaux qui lui ont été soumis.

Les séances n'ont pas été longues, on n'avait pour ainsi dire rien à faire, presque rien à lire. La section française, surtout, n'a pas brillé.

Ce n'est sans doute pas tout à fait sa faute. Si on avait nommé plus de littérateurs et moins de politiciens, les choses iraient peut-être mieux, mais je ne veux rien dire.

Il y a beaucoup, il y a tout à faire pour encourager la littérature chez nous, et il n'en tient qu'à nous de tenter quelque chose en ce sens.

Il est véritablement inconcevable de constater que personne n'a encore pensé à offrir à la section française des prix en argent, ou médailles, pour être distribués aux auteurs d'ouvrages, prose ou poésie, acceptés par la Société Royale.

On voit tous les jours des maquignons se réunir et se cotiser pour donner des prix à la bête qui courra le plus vite, et personne ne pense à stimuler le travail intellectuel.

Le gouvernement donne des prix aux propriétaires de bêtes à cornes, de poules, de mulets ou de porcs, mais jamais l'idée ne lui est encore venue de récompenser les propriétaires d'intelligences supérieures et de producteurs d'œuvres utiles et bonnes.

Je vois à chaque instant de gros marchands de Québec et de Montréal souscrire à des machines quelconques, et je n'en ai pas encore vu un seul consacrer cent ou deux cents piastres à la récompense d'un ouvrage littéraire.

Les mulets et les bêtes à cornes ont du mérite, mais, que diable, les êtres qui ne sont pas bêtes ont bien quelque valeur aussi !

*** L'armée du Salut vient de se révéler à nous sous un nouveau jour.

L'appétit vient en mangeant, dit un vieux dicton, l'ambition suit le succès, mais ce n'est pas sans un profond étonnement que j'ai vu les adeptes de cette nouvelle religion, exprimer leur désir de régler eux-mêmes les questions politiques et vouloir servir d'arbitres entre les nations.

A la réunion qui vient d'avoir lieu à Londres, un délégué canadien dit qu'il regrettait que le Canada n'ait pas donné à l'armée du Salut l'argent que le gouvernement a dépensé pour apaiser l'insurrection du Nord-Ouest.

« Si cet argent, dit-il, nous avait été remis, les rebelles auraient tous pu être convertis et sauvés, et Riel lui-même, serait maintenant major de l'Armée. »

Le renseignement qui nous est ainsi donné est des plus précieux, et il est probable que les gouvernements en feront leur profit à l'avenir.

Pour le moment, je crois qu'on devrait, à titre d'essai, employer l'Armée du Salut au règlement

de la question Irlandaise. S'il y a succès, on verra plus tard à leur confier des affaires plus importantes, telles que la question d'Orient et celle de l'Alsace-Lorraine.

*** Je vous parlais la semaine dernière des vers de Desaulniers, je disais qu'il y avait dans cette poésie, du cœur, de l'âme, du feu et un profond sentiment religieux.

Je disais aussi ces mots : J'aime l'idée de cette poésie, la grandeur d'âme du poète, la noblesse des sentiments exprimés et la chaleur du patriotisme qui rayonne de chaque vers.

J'ajoutais que je ne critiquais pas l'œuvre et que je laissais cette tâche aux vivisecteurs.

Je savais bien ce qui allait arriver. L'autopsie a été faite, mais par un boucher maladroite, qui avoue ne pas avoir vu le corps, ne pas avoir lu la poésie en question.

Quand il arrive à cette phrase de ma causerie : « Cela me suffit. Remuez, faites vibrer quelque chose de bon, là, dans le côté gauche et je vous remercierai toujours, et vous serez poète. »

Il rend ce qui suit :

Est-ce vrai confrère que cela vous suffit ? Ne vous moquez-vous pas un peu lorsque vous nous prophétisez, comme cela, que nous serions poètes, si nous trouvons seulement le moyen de vous remuer quelque chose de bon, là, dans le côté gauche ? Et que promettez-vous donc à celui qui saurait, — je ne sais, ma foi, dans quel côté, — désopiler la rate aussi bien que vous le faites vous et votre poète ?

Moi aussi je vous remercierai toujours.

Voyez quel cœur et quelle sensibilité.

Il faut lui chatouiller la rate, c'est-à-dire de l'autre côté, opposé au cœur et à la poitrine ; je crois que ce serait plus bas encore qu'il faudrait lui remuer quelque chose.

Desaulniers et moi avons bien ri de cette machine critique si drôlement tournée.

*** On s'occupe beaucoup, en France, de l'expulsion des princes de la famille d'Orléans.

Certes, je ne suis pas partisan de cette mesure, ce n'est pas ainsi que j'entends la liberté, et si j'avais l'honneur d'être député, je voterais contre cette proposition.

Cependant, il faut avouer que les Orléanistes ont fait preuve d'une maladresse incroyable depuis quelques années, mais surtout depuis la mort du comte de Chambord. Ils n'ont jamais perdu une occasion de parler hautement contre la forme du gouvernement et n'ont pas cessé de menacer et presque de conspirer contre l'ordre établi.

Qu'on ne soit pas républicain, je le comprends tout aussi bien qu'on ne veuille pas être bonapartiste ou orléaniste, mais je comprends aussi qu'on n'a pas le droit de combattre un gouvernement autrement que d'après les formes constitutionnelles.

Du reste, les républicains représentent actuellement en France l'élément conservateur, et on admet que, loin d'être un danger, ils constituent un rempart élevé contre le radicalisme qui devient de plus en plus menaçant.

*** Il est maintenant bien entendu que la Saint Jean-Baptiste sera célébrée à Rutland (États-Unis), et que tout le comité général du Canada y sera présent.

On partira le 23 juin, à onze heures du soir, et on sera de retour à Montréal le 25, à six heures du matin.

C'est la première fois que l'on choisit une ville des États-Unis pour siège de la fête nationale. Il est probable que ce choix aura pour résultat de mieux grouper les sections de l'Association qui existent en Amérique et d'en former un tout homogène et compacte.

Succès à la Saint Jean-Baptiste.

*** Le concert Lefebvre aura lieu dans quelques jours. Presque tous les sièges sont déjà retenus, et je ne crois pas trop m'avancer en vous prédisant une soirée extraordinaire et une salle comble.

Leon Laffitte

CEUX QUE NOUS AVONS PERDUS

DARFOIS, dans les soirs d'hiver, quand je prolonge seul la veillée, le livre commencé me tombe des mains et ma pensée se reporte sur ceux que j'ai perdus. Le foyer qui va s'éteindre jette une dernière lueur : c'est le moment où la réalité et l'illusion se confondent ; il me semble que l'âme des amis disparus voltige autour de moi ; je leur parle, et ils me répondent. Chacun de nous a ainsi ses morts, avec qui il s'entretient aux heures de recueillement : c'est là une des consolations, une des joies de la vie intérieure.

On a dit souvent que ceux que nous avons perdus revivent en nous. Ils revivent, en effet, dans notre affection, dans nos regrets ; mais ce qu'ils attendent de nous, c'est autre chose qu'une douleur stérile. Nous devons, en pensant à ceux que nous avons aimés et honorés, nous souvenir des exemples qu'ils nous ont donnés ; nous devons nous demander, dans toutes les occasions décisives, quel parti ils nous conseilleraient s'ils étaient encore là ; nous devons, enfin, nous montrer dignes d'eux par nos pensées et par nos actes.

Même en ses formes les plus naïves, le culte des morts est bon, respectable. Il y aura toujours quelque chose de touchant dans la visite d'une veuve, d'un enfant, au cimetière ; dans les soins donnés à une tombe, aux fleurs qui l'entourent. En vain on nous dit : « Il n'y a ici qu'un peu de poussière ; ce que nous avons aimé, l'être bon et dévoué, l'âme, en un mot, est ailleurs. Rien de plus vrai, sans doute ; mais il n'en est pas moins naturel, le mouvement qui nous ramène aux lieux où se fit la séparation suprême.

Il convient, d'ailleurs, que la culture du sentiment soit soumise à certaines règles, à certaines habitudes. A ce point de vue, le culte extérieur des morts peut contribuer à empêcher l'oubli chez les âmes faibles, l'excès de la douleur chez les âmes fortes. Tout ce qui est en nous a besoin d'être dirigé : il nous faut, pour y rattacher nos sentiments comme nos idées, des points fixes dans le temps et dans l'espace. Les moralistes pensent ainsi, quand ils recommandent d'avoir des heures déterminées, soit pour la prière, soit pour la méditation.

On peut encore dire que le champ du repos est un lieu admirablement propre au recueillement, au retour sur soi-même. A qui n'est-il pas arrivé de s'oublier sur la tombe de quelque être aimé, en pensant aux angoisses de la vie, aux devoirs incertains ? Qui n'a emporté, d'une heure ainsi employée, quelque résolution virile, quelque pensée forte ?

Rien, à notre sens, n'élève plus l'homme que le sentiment qui le pousse à chercher, soit dans le passé, soit dans l'avenir, ce quelque chose d'immuable qu'il ne peut saisir dans le moment présent. Le fils qui vit dans le passé, se souvenant des parents qu'il a perdus, le père qui vit dans l'avenir, préparant le sort de ses enfants, obéissent à une préoccupation de même ordre. Ils veulent échapper à cette infirmité de notre nature, qui fait que tout se renouvelle sans cesse en nous comme autour de nous ; ils poursuivent cette continuité, cette éternité, dont l'idée tourmente l'homme civilisé aussi bien que le sauvage.

Plus nous avançons dans la vie, plus le sentier où nous marchons se rétrécit, et moins il faut nous attacher au présent. Regardons soit derrière nous, soit devant nous : le souvenir, l'espérance, sont deux grandes forces pour l'homme. Et puis, pourquoi ne le dirions-nous pas ? Il est bon de penser que quelques amis se souviendront de nous, comme nous nous souvenons de ceux que nous avons perdus.

C'est ainsi qu'on a pu dire que l'amour est vainqueur de la mort.

PAUL LAFFITTE.

Madame X... a presque cinquante ans, et, malgré son âge, elle affecte une coquetterie des plus déplacées. Elle possède deux filles, âgées de vingt-deux à vingt-cinq ans, qu'elle s'obstine à appeler des *bébé*s. Une amie, agacée par cette appellation, lui dit : « Ma chère amie, je crois que vous avez tort de ne pas sevrer vos filles ; ça doit les empêcher de se marier ! »



LE MERLE

LA DÉPORTATION EN SIBÉRIE

UN DRAME A TOMSK

Na appris récemment par les journaux sibériens le récit d'une lamentable histoire, nouveau et dramatique chapitre à joindre à ceux du roman nihiliste.

On sait que les déportés en Sibérie se composent de deux catégories bien distinctes : les condamnés politiques—conspirateurs russes et patriotes polonais—et les criminels de droits commun, voleurs, escrocs, assassins même, car la loi russe a, depuis longtemps, supprimé la peine de mort pour le meurtre non politique.

Dans les villes sibériennes, ces deux catégories si disparates, rapprochées par l'infortune, ne se confondent pas ensemble ; elles constituent deux sociétés rivales. Les condamnés politiques, généralement lettrés, forment une sorte d'aristocratie en butte aux défiances de l'administration et à l'hostilité des condamnés de la deuxième catégorie.

La police russe, passablement tracassière, humiliée de voir ces malheureux exilés se créer, par leur intelligence, une situation prépondérante, exercer une réelle influence et reprendre en quelque sorte leur véritable place dans la société, n'a rien trouvé de mieux que de leur opposer la classe des déportés vulgaires, des criminels endurcis.

C'est parmi ces derniers que la police locale recrute la plupart de ses agents. Cependant, pour contenir cette tourbe de malfaiteurs justement punis, les gouverneurs ont dû leur opposer les Kirghizes, les Boukhares et autres brigands du steppe, dressés à la chasse au déporté, et qui déclarent cyniquement qu'en tuant un écureuil on n'a qu'une peau, tandis que lorsqu'on tue un déporté, on en a trois : l'habit, la chemise et la peau de l'homme.

On devine quelles collisions violentes doit produire, dans un pays si neuf, parmi ces natures exaltées ou grossières, la lutte des intérêts et des passions habilement excitées par la police.

Le drame de Tomsk nous en offre un exemple saisissant.

Il y a quelques semaines, un jeune homme de vingt-cinq ans, de manières fort distinguées, était arrivé dans cette ville. Il se disait ingénieur, chargé par un puissant industriel de Russie d'Europe de visiter les mines voisines de l'Altaï. Ses papiers étaient parfaitement en règle. La police, d'ailleurs, très soupçonneuse pour ceux qui veulent quitter la Sibérie, se montre d'ordinaire fort peu défiante envers ceux qui s'y rendent de leur plein gré.

Ce jeune homme venait de loin. Il venait du fond de l'Ukraine ; et après avoir traversé la Russie sur les chemins de fer, une fois aux monts Ourals, il avait dû louer une tarantasse pour continuer son voyage.

Au moment de quitter cette ville, un incident se produisit, qui faillit l'empêcher d'aller plus loin. En exhibant son passeport—son *plakatni*—auquel rien ne manquait, il laissa voir par inadvertance à l'employé de la police un autre passeport destiné à permettre le retour en Russie d'une deuxième personne.—Cette personne était une jeune fille déportée dont le voyageur préparait l'évasion.—L'in-

génieur coupa court à tout interrogatoire compromettant en glissant quelques roubles dans la main de l'employé.

L'étranger avait abandonné à Tioumen la route qui, passant au nord des monts Altaï, va d'Europe en Chine par Omsk et Kolivan. Il avait jugé plus simple d'accomplir le restant du trajet par l'un des bateaux à vapeur subventionnés par le gouvernement russe, et qui, durant la belle saison, vont de Tioumen à Tomsk en suivant la Tourna, le Tobol, qui donne son nom à Tobolsk, ancienne capitale de la Sibérie.

A moitié chemin de Tioumen et Tobolsk on fit du bois, et le voyageur eut le temps d'examiner de près une barque que remorquait le bateau à vapeur.

Cette barque était du genre de celle que M. Edmond Cotteau a décrite dans son itinéraire si exact de Paris au Japon : *A travers la Sibérie*. C'est le véhicule qui sert au transport des déportés, "une grosse coque de navire, sans mâts et sans machine, longue de 250 pieds et large de 32.

le long du bord. Au-dessus apparaissait çà et là des têtes de femmes et d'enfants ; mais les fentes longitudinales qui servent de lucarnes sont tellement resserrées, que les malheureux, enfermés dans les flancs du navire, ne réussissent que difficilement à jeter un coup d'œil au dehors."

A la vue de cette barque d'un si lugubre aspect, le cœur du voyageur se serra : il pensa que celle qu'il brûlait de délivrer avait dû subir la même humiliation que les malheureux enfermés dans ce ponton malsain, et éprouver les mêmes souffrances.

A certains endroits où le vapeur faisait escale, la sinistre barque prenait à son bord et déposait à terre des convois de forçats. Et l'on entendait longtemps un bruit de chaînes remuées...

Un matin, le voyageur aperçut enfin les églises blanches de Tomsk, cette ville que le comte Russel-Kilough a proclamée l'une des plus jolies villes du monde. Omsk est la capitale de la Sibérie orientale, mais Tomsk a une bien plus grande importance commerciale. Dans la ville basse, située dans la vallée du Tom (la ville haute s'élève en amphithéâtre sur la colline qui longe la rive droite de cette rivière), se trouvent les bazars et les entrepôts.

Au milieu du mouvement des affaires, on ne s'étonna nullement de la présence de cet étranger. Il en vient, qui sont attirés par la production des riches mines d'or, de platine et de cuivre dont les gisements sont nombreux dans les contreforts de l'Altaï. Mais le commerce ne se borne pas là, car les habitants de Tomsk se font les grainetiers, les marchands de fourrages, les fournisseurs de bétail et même de poisson de la presque totalité de la Sibérie.

Le prétendu ingénieur avait profité de la saison favorable, très courte. Il n'avait donc point de temps à perdre. Grâce à ses passeports, il pouvait au retour suivre les grandes routes, en demandant des chevaux aux relais de postes, très bien organisés en Sibérie. C'est d'ailleurs l'unique moyen à employer : quiconque voudrait tenter de s'enfuir sans y être aidé, n'aurait pas la ressource de se cacher dans les bois : ce serait s'exposer à mourir de faim ; d'autre part, nous l'avons dit, les habitants des campagnes sont hostiles aux déportés, dans lesquels ils ne veulent voir que des criminels dangereux.

Un matin, le jeune homme traversait les rues de la ville. Au milieu de cette population très mêlée, mêlée même de Bouriates, de Halmonks, de Kirghizes, il fut remarqué par deux passants. L'un d'eux était un Petit-Russien, con-

damné à la déportation pour escroqueries. L'autre, un usurier juif convaincu de nombreux faux. Le Petit-Russien crut reconnaître le soi-disant ingénieur. Il lui sembla l'avoir coudoyé naguère, dans les prisons de Kieff, et soupçonna en lui un condamné politique en rupture de ban.

La méchanceté qui leur était naturelle, et l'espoir d'obtenir une prime donnèrent de l'activité à l'esprit inventif de ces deux hommes. Ils se concertèrent rapidement. L'Ukrainien se chargea de courir au bureau de police pour y donner l'éveil. De son côté, l'astucieux fils d'Israël s'attacha aux pas de l'inconnu, qui tournait sans défiance le coin d'un îlot de maisons. Il le vit pénétrer dans la demeure d'un commerçant...

Tout en guettant sa sortie, il imagina que s'il pouvait aposter près de la maison un *drochky*, sorte de fiacre découvert à deux places, stationné non loin de là, l'étranger le prendrait peut-être en sor-



D'un troisième coup de revolver il se fit sauter la cervelle. — (Page 38, col. 1).

Cette prison flottante est construite spécialement pour le transport des condamnés et peut en contenir 800, sans compter les officiers et les soldats préposés à leur garde : ces derniers sont peu nombreux, vingt ou trente au plus. Une rangée d'ouvertures étroites, une quinzaine sur chaque bord, distribue parcimonieusement l'air et la lumière à l'intérieur.

"Sur le pont, à chaque extrémité, se trouvent les logements des surveillants. L'espace intermédiaire est couvert, et les côtés sont fermés par des barres de fer et de solides grillages. Dans cette sorte de cage se tiennent les prisonniers, parqués comme les animaux d'une ménagerie.

"Toutes ces races du vaste empire Russe, ajoute M. Cotteau, comptent des représentants dans la foule pressée qui nous regarde à travers les barreaux, tandis qu'un soldat, l'arme au bras, arpente d'un pas régulier l'étroit chemin de ronde ménagé

tant. Il mit le cocher au courant de ce qui se passait, et lui promit un énorme pourboire s'il parvenait à conduire dans sa voiture, au bureau de police, l'homme suspect qui allait sortir de la maison du commerçant, et qu'il lui désignerait.

La proposition fut acceptée, et le malheureux jeune homme tomba dans le piège. Au seuil de la porte, il voit le drochky, hèle le cocher et lui dit de le mener au quartier de Voznessensky, précisément voisin de la caserne des gendarmes.

Le Juif riait dans sa barbe.

Le cocher n'iet sa voiture en mouvement. Mais, arrivé à quelques centaines de pas du lieu indiqué, il tourne brusquement vers la caserne et lance à fond de train son cheval en le fouettant vigoureusement.

Le voyageur, croyant à une méprise, lui crie de rebrousser chemin, et ne fait qu'accélérer sa course.

Alors, comprenant qu'il est trahi, il saisit un revolver caché sous son vêtement et le décharge à deux reprises sur le cocher.

Celui-ci tomba, blessé, de la voiture lancée à toute vitesse.

L'inconnu saute à terre, le revolver à la main. Mais les gendarmes accouraient au bruit de la double détonation. Le malheureux cherche à s'enfuir au milieu des clameurs.

Se voyant cerné, presque atteint par les hommes de la police, il s'arrête et, d'un troisième coup de revolver se fait sauter la cervelle.

Les papiers saisis sur le cadavre attestèrent qu'on se trouvait bien en présence d'un ancien condamné politique échappé des prisons de Kieff.

Un petit paquet de lettres, à moitié déchirées, trouvé sur sa poitrine, expliqua pourquoi il était venu en Sibérie.

Le malheureux était fiancé à une jeune fille condamnée depuis peu à la déportation pour affiliation à une société secrète.

La jeune Ukrainienne se trouvait détenue aux environs de Tomsk. Les exilés politiques ne sont pas toujours—les femmes surtout—astreint à un travail forcé : on se borne à les interner dans une ville ou un village, où ils sont libres de vivre à leur guise, mais sous la surveillance de l'autorité. Il fallait donc, pour celui qui voulait arracher cette jeune fille à son sort, pénétrer jusqu'à elle sans éveiller le soupçon.

Tout était préparé pour mener à bien cette évasion, dont le plan avait été longuement médité. Déjà l'infortuné jeune homme avait acheté une tarantasse, s'était muni de provisions pour commencer le voyage, de graisse pour les roues, de clous, d'une hache pour les réparations urgentes à faire en route quand survient un accident : car en ce pays-là il faut songer à tout. En montrant son passe-port il devait se procurer des chevaux de poste.

Le prétendu ingénieur s'était muni de deux passe-ports, dont un portant un nom de femme et sur lequel figurait un signalement se rapportant assez exactement au signalement de celle qu'il s'agissait de délivrer.

Le fiancé de la jeune fille portait aussi sur lui divers papiers en écriture chiffrée, provenant sans doute d'un comité nihiliste, et une somme d'argent assez ronde (un peu plus de mille francs), somme plus que suffisante à la réussite de son projet.

Plaignons la pauvre exilée qui a si cruellement perdu celui en qui elle espérait tant !

D. ARNAULD.

DE LA BEAUTÉ

Pour le vulgaire, la beauté est une enseigne ; pour l'artiste, c'est une religion. —PLATON.

.

Le Paganisme mettait la beauté au-dessus de l'expression ; le Christianisme a mis l'expression au-dessus de la beauté. —LACORDAIRE.

.

La beauté est une lettre de recommandation que la nature donne à ses favoris. —DIDEROT.

LE CURÉ DE BAZEILLE

(Les Chants du Soldat)



B A Z E I L L E

Le blâme qui voudra, moi je l'aime, ce prêtre !
Est-ce sa faute à lui s'il perdit la raison,
Si des frissons de haine ont traversé son être,
Lorsque les Bavares, les poings pleins de salpêtre,
Brûlaient homme par homme et maison par maison ?

Ils avançaient ainsi, dévastant le village,
Ne laissant derrière eux que ruine et que mort.
Et qu'importait le sexe et que leur faisait l'âge !
N'avait-on pas tenté d'arrêter leur passage ?
Féroces par calcul, ils tuaient sans remords.

La place de l'Eglise était encore à prendre,
Mais nos soldats luttèrent d'un cœur mal assuré,
Et quelques uns déjà murmuraient de se rendre,
Lorsque sur le parvis un cri se fit entendre :
" Aux armes ! mes enfants ! " C'était leur curé.

Et, passant sa soutane aux plis de sa ceinture,
Faisant aux paysans signe de l'imiter,
Il ramassa un fusil que la mort lui procura :
Chacun s'arma, s'excita et se rassura,
Et la poudre aussitôt recommença à chanter.

Pif ! paf ! Les Bavares s'avançaient en colonne :
Derrière un petit mur on se mit à couvert ;
" Feu ! commandait le prêtre, et que Dieu me pardonne ! "
Les habits bleus tombaient comme les brises d'automne,
Mais leur flot grossissait toujours, comme la mer

La lutte se finit, hélas ! comme on peut croire,
Mais les fiers Allemands ont regardé, surpris,
Ces paysans couchés sous la muraille noire ;
Ce fut court, mais ce fut assez long pour la gloire :
Le curé de Bazeille est mort pour son pays !

PAUL DEROUÏÈDE.

PRÈS D'UN BERCEAU

Il avait nom Clément, parce que sa mère s'appelait Clémence, et qu'il était beau comme elle, et elle, douce comme lui. Un enfantelet aux joues dorées et fraîches, à la bouche vermeille, aux yeux de diamant noir. Ceux qui le voyaient l'enviaient à sa mère.

Il balbutiait les premiers mots ; il essayait les premiers pas. Il voyait s'épanouir les fleurs de son second printemps, et déjà il souriait aux violettes qu'on entrelaçait à ses boucles brunes.

Ses grands frères l'aimaient tant, ce cher mignon dernier né ! Fernand allait jusqu'à lui prêter ses jouets, pour peu qu'ils fussent à demi fracassés ; et Toto ne pleurait plus quand petit frère dormait paisible dans le berceau garni de rideaux blancs.

La maison était joyeuse. Plusieurs amis y venaient, qui n'en disaient pas de mal en sortant. On y priait tous les jours, on s'y aimait de bon cœur, on travaillait sans relâche : la mère pour ses trois fils ; le père, dont la lampe brûlait presque toute la nuit, pour ses trois fils et pour leur mère.

Le bonheur en ce monde, ne dure pas plus que l'éclair rayant la nue. Il passe, il ne demeure pas.

Un matin, Clément s'éveilla sans sourires, ses joues duvetées pâlissaient, et le regard limpide se ternissait de ses yeux si brillants la veille.

Le médecin vint aussitôt. Ces petits êtres ont si grande hâte de quitter la vie pour remonter au ciel ! Il vit l'enfant et hochait la tête. Il murmura des mots barbares : ces maladies pardonnent rarement.

On mit le chéri dans son berceau, que protégeait une croix d'ivoire attachée par un nœud de ruban.

—Le sauverons-nous, docteur ?

—C'est Dieu qui sauve ! Patience ! il faut attendre neuf jours.

Quel martyre ! Il fallait des soins minutieux : il fallait cette potion toutes les heures, alternant avec ce looch ; ces frictions deux fois par jour ; ces révulsifs violents qui mettaient à nu la pauvre poitrine rose..... et le dos amaigri où se dessinaient sous la peau rubéfiée les os fragiles !... et les petits pieds dans ces bas de coton..... Que sais-je encore ?

Est-on condamné à tant souffrir avant d'avoir vécu ? et de qui nos doux petits innocents expient ils les péchés ?

Quelle misère ! Personne à la maison ne dormait plus, que les deux aînés, qui demandaient à bonne Vierge, à la prière du soir, de ne pas appeler encore Clément en paradis.

La mère gardait l'enfant pressé contre son sein, car maintenant il ne devait plus rester couché : le sang engorgeait les poumons ; il respirait à peine.

La lampe n'éclairait plus la veille laborieuse du père. Il était là, bourrelé de pensées et d'angoisses, mêlant ses larmes aux larmes de Clémence.

Et la servante, qui doublait sa tâche déjà lourde, prenait sa part de ce fardeau de douleur.

Plus de joyeux éclats de rire au modeste logis ! plus de projets ni d'espérance ! On veillait autour de bébé pour le défendre de la mort ; on ne le quittait pas, afin de le voir plus longtemps ; on épuisait tous les moyens que la science suggère : chaque jour le médecin venait le matin et le soir ; et lui qui assistait à tant d'agonies et qui voyait tant d'affreux spectacles, lui pleurait devant cet

enfant chétif et consumé, auquel il avait naguère ouvert les yeux, à son entrée en ce monde.

L'horrible mal rongait sa proie. Le doux enfant n'avait plus ce visage angélique, pétri de lis et de roses, qu'on admirait autrefois. Décharné, livide, avec des yeux brûlants de fièvre au fond d'une orbite cave, il ne souriait plus quand on le baisait, et sa mère même n'osait plus lui donner ces baisers tendres qui sont la joie des mères, parce qu'elle avait peur de l'endormir.

—Le sauverons-nous, docteur ?

—Hélas ! Dieu peut toujours sauver ! Nous sommes au septième jour...

Mais en partant il dit au père :

—Ayez du courage : il vous en restera deux !

Dix coups de poignards plutôt que cette parole cruelle !... Mais le père eut du courage. Il ne pleura pas et vint regarder l'enfant longuement.

Le lendemain, le médecin fut étonné que le petit vécut encore ; il pensa que l'ange viendrait chercher son âme pour le soir.

Et la mère avait confiance et raillait la science.

—Il vivra ! Pourquoi désespérer ? Dieu est bon !

C'est parce que Dieu est bon qu'il enlève tant d'enfants à leurs mères pour en faire des anges. Il leur épargne les amers désenchantements d'ici-bas, et les fait heureux avant qu'ils aient versé la première larme.

Le neuvième jour, c'est Vendredi Saint.

—Nous lui donnons depuis soixante heures une vie artificielle, dit le docteur. Il s'en ira avec le dernier rayon du triste soleil de ce triste jour.

La nuit vint. Clément vivait encore ; mais quel faible souffle ! quelle pâleur !

Pendant la nuit, il cria ; il souleva ses paupières frangées de soie et jeta un regard sur le lit où le père reposait. Et ce regard cherchait la mère, et les petites mains de Bébé s'agitèrent et sa voix murmura : " Papa ! "

—Il est sauvé, Clémence !

La mère vint, folle de joie. Mais le père fut épouvanté soudain. Ce regard suave, ces gestes gracieux, ce mot prononcé pour la première fois depuis neuf jours, n'était-ce pas la dernière heure de la flamme prête à s'éteindre ?

Ah ! l'agonie, peut-être !...

Il entraîna la mère, et tous deux allèrent se cacher dans l'autre chambre où dormaient les aînés. Là il se mirent à genoux et ils prièrent.

Chaque fois qu'une porte s'ouvrait, ils tremblaient. Si tout à coup un cri retentissait !...

Mais rien, que le morne silence du logis en deuil, et parfois l'écho lointain d'une toux sèche.

Ils priaient avec cette ferveur des affligés qui se précipitent en Dieu. Ils ne demandaient rien ; Dieu entend sans qu'on lui parle. Ils se prosternaient soumis : ils avaient la foi, et l'espérance ne les abandonnait pas.

Il y eut une clarté grise ; puis le pourpre de l'aurore embrassa le ciel, et le soleil apparut dans sa gloire. Alors seulement, blêmes de cette veille pleine d'angoisses ajoutée à tant de veilles, le père et la mère allèrent voir l'enfant.

Il leur sourit. Il les embrassa.

Quand vint le médecin :

—C'est bien étonnant, dit-il ; mais demain.....

Toute la maison croyait que l'enfant n'était plus. Les amis préparaient leurs consolations pour le moment fatal, un seul excepté, qui espérait encore, parce que son jeune cœur n'était point accoutumé à la misère. Celui-là disait :

—Il est si beau, Clément, il vivra.

Les cloches sonnèrent l'Alleluia de Pâques, et les oiseaux chantaient la Résurrection.

Le médecin pleura, ce matin, mais de joie, d'une joie inquiète.

—Vous devez un gros cierge à la Mère de Lâ-Haut, dit-il. L'enfant est allé à la porte du paradis, son ange gardien vous l'a ramené. Il est sauvé !

Oh ! que les cloches chantaient allègrement l'Alleluia de Pâques !

* * *

Clément a repris ses jeunes couleurs de rose. Il s'ébat sous les grands vieux platanes avec Fernand et Toto.

Il grimpe sur les genoux de l'aïeul, qui bénit en eux sa descendance.

Il sourit à grand'mère, plus fière de lui qu'une reine de son dauphin.

Et l'heureuse mère du petit ressuscité a retrouvé la paix sereine d'antan. Elle se pare de ses chers trésors, couronne de sa jeunesse.

Et la lampe illumine la veille solitaire du père, qui travaille ardemment pour eux... seul au fond du logis tout embaumé de leur souvenir.

LE CHARBON REMPLACÉ PAR LE GAZ

L N 1824, le général Lafayette, fut reçu en triomphe dans la petite ville de Freedom (Etat de New-York). Le soir, il y eut réceptions, banquets et illuminations.

Je suppose que le général fut sensible à cette ovation, mais je ne connais pas assez son histoire intime pour savoir s'il remarqua la nature des illuminations et les réflexions qu'il put faire sur ce sujet ; mais il est probable que s'il l'a remarqué et qu'il revint en ce monde, il serait très étonné qu'on puisse illuminer encore de la même façon à soixante ans de distance.

Ces illuminations étaient faites avec du gaz naturel, dont on se sert encore, et qu'on venait d'utiliser dans cette ville. Il est vraisemblable qu'on considéra d'abord ces gaz comme une curiosité pouvant amuser pendant quelque temps. Plus tard, cependant, en voyant la continuité de ces dégagements on fut conduit à les utiliser plus en grand et même à faire des travaux de recherche. Si bien que, dans l'Ouest de la Pennsylvanie on commença à s'en servir d'une façon accidentelle, il y a une cinquantaine d'années. Vingt-cinq ans plus tard, et jusqu'à ce temps, on s'en est servi pour la cuisson des briques et dans quelques industries peu importantes.

On commença à l'employer pour la fabrication du fer dans les fours à puddler, en 1872, à partir de 1875, on s'en sert pour le chauffage des chaudières, les travaux du fer, de l'acier, les verreries, etc. Enfin, depuis 1883, on le transporte par des tuyaux, on s'en sert pour le chauffage, l'éclairage, la production de la vapeur dans les différentes industries, les industries métallurgiques, etc., si bien qu'aujourd'hui il remplace le charbon dans plusieurs points des états de Pennsylvanie, Ohio, Indiana, Kentucky, etc.

Quant à ses propriétés, c'est de l'hydrogène protocarboné presque pur, brûlant avec une flamme pâle et moins éclairant que le gaz d'éclairage, mais ayant un pouvoir colorifique supérieur. D'après les essais faits, il résulterait qu'une livre de gaz évapore 20 livres d'eau, tandis qu'une livre de charbon en évapore 9 livres, ce qui fait que une livre de charbon équivaut à 10 pieds cubes environ de ce gaz. Il brûle complètement avec 8 fois son volume d'air.

Ce gaz sort de trous de soude de quelques pouces de diamètre, allant à une profondeur qui varie de quelques centaines à 2,000 pieds. La pression à la sortie est souvent très considérable, allant jusqu'à 200 à 250 livres au pouce carré, soit 14 ou 17 atmosphères. En un point, on cite une pression de 750 livres soit 53 atmosphères. A ces hautes pressions correspondent des sorties de gaz énormes. Je noterai seulement un puit à Newton, Pa., qui, creusé en 1872, a donné la quantité de 5 millions de pieds cubes par jour avec une pression de 350 livres. En 1877, la sortie du gaz est devenue plus importante. Ces pressions permettent de transporter le gaz par des tuyaux à de grandes distances. Une compagnie, située à Murraysville, près de Pittsburg, transporte son gaz à une distance de 22 milles, elle a une canalisation d'une longueur de 335 milles de tuyaux allant de 24 à 4 pouces de diamètre. Cette compagnie fournit à la consommation, une quantité de gaz équivalent à dix mille tonnes de houille par jour.

Ce gaz doit être vendu à un prix très bas, pour pouvoir lutter avec le charbon dans une région houillère, aussi son prix est-il de 10 cents par 1000 pieds cubes et a même été réduit à 8 cents. On peut noter en passant, qu'à Montréal, le gaz pour le chauffage est vendu \$1.00 les mille pieds cubes et aussi que la consommation de l'année dernière a été de 307 millions de pieds cubes.

Il est inutile de discuter les avantages du gaz comme combustible, usage facile, propreté, pas de

déchet, pas de cendre, suppressions des changements, etc.

Quant à l'origine de ce gaz qui paraît intimement lié au pétrole, les géologues l'attribuent à la décomposition de débris organiques, ce gaz s'accumulant dans des terrains sableux et perméables qui le laissent échapper aussitôt qu'une communication est ouverte avec le dehors.

Dans notre province, il ne manque pas de petites villes qui pourraient aussi illuminer avec du gaz naturel, qu'il suffise de citer Louisville, St-Henri de Mascouche, etc., etc.

St-Grégoire, où depuis le sondage fait l'automne dernier, il se dégage près de 250 mille pieds cubes de gaz par jour. Espérons qu'on ne le laissera pas se dégager encore pendant 50 ans avant de penser à l'utiliser !

J. O.

Montréal, mai 1886.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Voici quelque chose qu'il sera bon de se rappeler à l'occasion. Un morceau de charbon de bois appliqué de suite sur une brûlure en fera disparaître la douleur, et si on le laisse pendant une heure, il la guérira.

Cela peut paraître incroyable, mais comme il est facile de se procurer ce remède, on devrait l'avoir sous la main pour juger de son efficacité en temps utile.



RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 194.—PROBLÈME

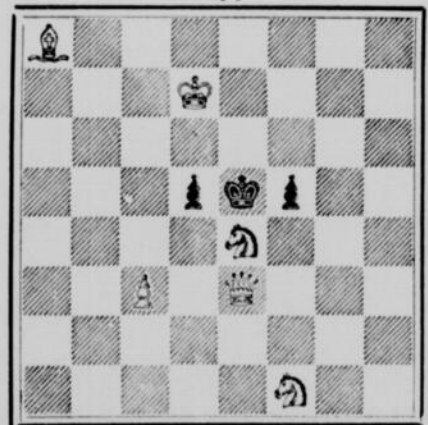
Sur ma terre passe un ruisseau, dans lequel j'ai planté un mât, dont la longueur n'est pas connue. Cependant, le mât a un $\frac{1}{2}$ en terre $\frac{1}{3}$ dans l'eau, et $\frac{1}{6}$ hors de l'eau. Quelle est la longueur du mât ?

No 195.—ÉNIGME

Quelque faible et petit, je suis, ami lecteur, Champion redoutable et rempli de valeur ; Jamais je ne recule et vais en droite ligne Vers le but que le chef à ma bravoure assigne. J'avance pas à pas, marchant avec ardeur, Harcelant l'ennemi sans arrêt et sans peur, Souvent on peut me voir dans la bataille, digne, Hardi, capturant tout, et de gaieté maligne. Puis mon roi bien-aimé me nomme général, Chacun me félicite, et dans mon allégresse Je me sens très heureux et fier de ma prouesse, Mais après la victoire, hélas ! voilà le mal, Je redeviens alors soldat plein de vaillance, Sans que ce mauvais tour m'exaspère ou m'offense.

No 196.—PROBLÈME D'ÉCHECS

Noirs—3 pièces



Blancs—5 pièces

Les Blancs jouent et font échec et mat en 2 coups.

SOLUTIONS :

- No 191.—Le mot est : Couvent
- No 192.—Le mot est : Aujourd'hui
- No 193.—Les mots sont : Course et Source.

ONT DEVINE :

Mlle E. B. Ducharme, Saint-Henri ; Arthur Lamallice, Montréal ; D. Gauthier, Québec ; Melle Eugénie Cinq-Mars, Montréal.

GRAVURE-DEVINETTE

Voici ma cousine



Cherchez ma tante ?

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Les richesses diminuent à mesure que le plaisir augmente

Un enfant pourrait se servir de la "Teinture Progrès" tant l'emploi en est facile. C'est la seule actuellement employée en France, car elle a été reconnue supérieure à toutes les autres. Hâtez-vous donc de rendre à vos robes et autres effets la couleur et la fraîcheur qu'ils ont perdus par l'usage. En vente chez tous les pharmaciens et marchands.

Dépôt principal : G. Lefrancq, 1610, rue Notre-Dame, Montréal.

Pour détacher vos vêtements n'employez que l'Eau Charraine qui ne laisse aucune odeur. Elle est préparée en France où elle a obtenu 16 médailles d'or et 18 diplômes. 40 cents la grande bouteille chez les pharmaciens et marchands. Dépôt principal : G. Lefrancq, 1610, rue Notre-Dame, Montréal.

MAGASIN DE L'UNION,
No 19, rue Saint-Laurent, 19

Chapeaux de toutes sortes, depuis 25 cents jusqu'à \$3.00.
PULL OVER faits sur commandes à 24 heures d'avis.
CAZENEUVE ARCHAMBAULT,
Gérant.

Enseigne du Gros Chapeau Rouge
C. ROBERT
Chapelier et Manchonnier
61, RUE SAINT-LAURENT

Le plus haut prix est payé pour les peaux crues. Toutes sortes de chapeaux et fourrures réparés à bas prix.

DR F. X. SEERS, L.D.S.
CHIRURGIEN-DENTISTE
NO 387, RUE CRAIG, MONTREAL

Dents extraites sans douleurs, dents plombées en or, argent, etc. Dentiers fait sur commande à court délai.

A L'ENSEIGNE DE LA BOULE VERTE
DAVID LANTHIER
Marchand de hautes nouveautés.
1489, Rue Notre-Dame Centre

Près de la rue Bonsecours, Montréal — Spécialité pour dames : Cachemire noir. Pour messieurs : Tweed et Coating.

FRANCEUR & STE-MARIE
Fabricants et importateurs de
CHAPEAUX ET FOURRURES
601, RUE STE-CATHERINE,
2e porte Est de la rue Amherst, Montréal

J. B. D. FRANCEUR E. A. STE-MARIE

X. BOYER
Marchand de Chaussures
No 1496, rue Notre-Dame, Montréal
Réparations et commandes à bon marché et à court délai

LES PLUS BEAUX TISSUS FRANCAIS

Noirs pour deuil et de couleurs

Les Modes les plus Fashionables

SYNDICAT CANADIEN,

DUPUIS, DUPUIS & CIE,
Coin des Rue Sainte-Catherine et Amherst,
A LA BOULE D'OR

619

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

SOUVENIR

Nos lecteurs savent qu'il n'y a pas de meilleurs souvenirs de famille que le portrait de nos chers défunts. C'est une seconde mémoire du cœur que l'on met sous les yeux de nos parents et amis. Nous leur présentons donc aujourd'hui un artiste de grand talent,

MONSIEUR HENRI LARIN,
NO 18, RUES SAINT-LAURENT, MONTREAL

LESAGE & AMIOT,
Ingénieurs Civils et Sanitaires,
ARCHITECTES, MESUREURS, EVALUATEURS,
SOLLICITEURS DE PATENTES

ET AGENTS D'IMMEUBLES,
No. 62, Rue Saint-Jacques,
MONTREAL.

RIVET & PICOTTE
Fabricants et importateurs de
CHAPEAUX ET FOURRURES

88—RUE SAINT-LAURENT—88
MONTREAL
CLODOMIR RIVET PIERRE PICOTTE

VICTOR ROY
ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

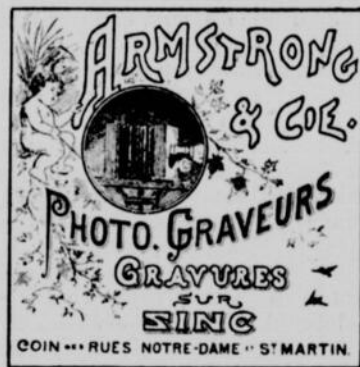
L. A. LOISELLE & CIE.,
ARTISTES PHOTOGRAPHES
Coin des rues Ste-Catherine et Saint-André
Montréal

Entrée de la galerie : No 61, rue St-André
DR JOS. G. A. GENDREAU,
CHIRURGIEN-DENTISTE

Le Dr Gendreau, dentiste, autrefois de la rue Sainte-Catherine, désire informer sa clientèle qu'il vient de transporter son bureau au No 134, rue Saint-Laurent (porte voisine de chez M. le Dr Lachapelle).

LE VOLEUR, journal artistique, littéraire et d'actualité, 55e année d'existence. Ce journal, essentiellement destiné à la famille, reproduit les meilleurs romans français parmi ceux qui peuvent être lus par tous, des articles d'actualités sur les hommes marquants contemporains, et sur les événements du jour une chronique spirituelle sur les faits de la semaine, et enfin un article de mode pour les mères de famille. Le *Voleur* paraît toutes les semaines, à Paris, 18, rue de l'Antienne-Comédie.

AGENTS DEMANDES
ON demande des Agents pour le MONDE ILLUSTRÉ dans chaque ville et village du Canada et des Etats-Unis. Une commission libérale sera donnée à tous ceux qui, par leurs efforts, augmenteront la circulation de ce beau journal de famille. Un numéro spécimen sera envoyé gratis sur demande. S'adresser à BERTHIAUME & SABOURIN, 30, Saint-Gabriel, Montréal.



TAPISSERIE

UNE SPÉCIALITÉ
Votre choix dans plus de
1500

PATRONS NOUVEAUX
AUSSI

BORDURES ET DADOS ASSORTIS
TOUJOURS CHEZ

J. G. GRATTON

Coins des rues Wolfe et
Ste-Catherine

FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED, journal illustré, publié à New-York, contient 8 pages de texte et 8 pages de gravures, Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos. 53 et 55, Park Place, New-York Etats-Unis.



Si vous avez besoin de Pipes ou Cannes
ALLEZ CHEZ

A. NATHAN
71, rue St-Laurent et 1916 Notre-Dame

150 grosses de Pipes en Bruyères, avec ambre, depuis 10 cents : 10,000 cannes, depuis 5 cents. Aussi un assortiment complet d'objets de tabaciste. En gros et en détail. Venez immédiatement profiter du bon marché.

J. M. FORTIER

—DE LA—
Fabrique de Cigares

"CREME DE LA CREME"

Choisit les plus fins tabacs de la Havane, de sa dernière importation, pour fabriquer le

CANVAS BACK

"PETIT BOUQUET,"
LE CIGARE DU JOUR

NOISY BOYS

Est un Cigare de 10 cts vendu pour 5 Cents

A vendre chez tous les marchands de première classe. Essayez-le

Nouvel établissement Canadien-Français
DUPUY & CIE,

Marchands de Graines de Légumes, de Fleurs et de Grains de Semence, instruments Agricoles de toutes sortes, Arbres Fruitiers et Arbres Décoratifs, Arbustes, Fraisiers et Vignes acclimatés, engrais, etc. etc. En gros et en détail. Commandes par la poste promptement exécutées.
36, Place Jacques-Cartier, Montréal

Il est strictement défendu de lire ceci.
—Moyen efficace de faire fortune.—
La santé vaut mieux que les plus grandes richesses.

Certificat au public —D'après l'expérience directe que nous avons déjà des eaux minérales de Saint-Léon, ces eaux sont d'une utilité incontestable pour les maladies suivantes : Dyspepsie, Constipation, Rhumatisme, Paralysie, maladie du Foie et des Rognons. Elles sont aussi un remède infailible pour détourner la Diphtérie, les Fièvres Typhoïdes et la Peste.

S. LACHAPELLE, M. D.
Rédacteur en chef du Journal d'Hygiène Et membre du bureau santé de la Province
E. MASSIOTTE & FÈRE,
seuls agents pour Montréal
217, rue St Elizabeth.
(Téléphone No. 810 A.)

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No 30 Montréal